

DANS LA VILLE AUX MILLE COUPOLES

Récit saharien

1.



Le chihili se faufilait et jetait des langues de sable sous la porte. Du vent, toujours du vent, la saison des fous. Abou tournait et se retournait dans son lit, le muezzin allait tirer les fidèles du sommeil et la fourmilière humaine se remettrait en marche.

Al-Ouadi-Souf : la « rivière de laine », un nom contaminé par Bab-el-Oued, le quartier des années de braise et de la discorde ; rien à voir avec cette oasis dans la houle de l'erg et sur la mer du temps.

Cette pensée n'était pas d'Abou. Le jeudi, il ne travaillait pas et Zohra resterait sous les hauts murs les paumes enduites de semoule. La maison : sa propreté d'écrin, la lutte contre la poussière, tout cela était son affaire, elle était la maîtresse du foyer.

Muezzin moins six. Agacé par l'extrême paresse de cette aube de mai, Abou bondit hors de son sommeil. Zohra frémit de crainte tandis que son époux s'engouffrait dans son jean, un cadeau de Jacques et Odile, leurs amis français.

Le café bouillait.

Satisfait de ne plus faire partie de ceux qui vivotaient à Nezla ou à Gahouatine, le faubourg des tentes, Abou ouvrit les volets. Dans le salon trônait la télévision. Au-dessus de la télévision, on le voyait en footballeur recevant une coupe, sosie de Mohamed-Ali devant la tour Eiffel.

Des *Allah-oua-Akbar* se répercutaient par-dessus les coupes ensevelies. Les palmiers frissonnaient sous le vent et quelque djinn irrité vociférait tout tourbillons dehors dans les ruelles.

Abou méritait-il son bonheur ? Question sévère, car il y avait eu Paris et cinq années à l'usine, beaucoup de vin et le retour au pays des tracas, même si ses enfants ne couraient pas pieds nus dans les rues sablonneuses, même s'il gagnait sa vie.

Car *Fi França* Abou s'était fourvoyé, il avait eu maille à partir avec les autorités. Au pays on le savait cabochard mais on l'acceptait ; pourquoi eût-il échangé cette réputation de bourrique contre l'anonymat des Quatre Chemins à Nanterre ? Bien sûr il y avait les soucis que lui causait Zorah, une fille des Aurès à qui les Soufia ne pardonnaient rien - voleuse d'homme !

Abou est songeur. L'un dans l'autre, la vie ne lui avait pas fait de cadeaux, à lui, le fonctionnaire de la Société Hydraulique : une mère qui voulait le marier à tout prix, un père sorcier, une réputation de bourrique, un divorce, pas mal de rixes...

Abou reprit du café. Les enfants gambadaient à l'arrière de la villa, ils savaient à quoi s'en tenir, ne pas déranger le Père quand il prenait sa collation. Dans ces moments de perfection silencieuse, Abou adoptait le port des Shaâmba, ces princes bédouins dont il pensait descendre. Sous ses yeux, Zorah débarrassa le plateau argenté sur lequel restaient une cafetière et trois tranches de pain. Abou vit son épouse s'accroupir pour préparer les *roggag*, ces crêpes de semoule à la base de la cuisine soufie. Rasséréiné - il aimait avoir sa femme à l'œil - il arrosa ses chères plantations : les tomates seraient bientôt mûres.

Puis comme brûlé par une urgence, l'époux de Zorah s'empara d'un couffin et se précipita dans la rue.

Le déclic de la porte réchauffa son cœur : Zohra était une brave épouse.

2.

Abou marchait. De l'air saturé de sable se glissa dans sa gorge ; ses lèvres étaient déjà sèches : Qu'est-ce qui nous retient ici, pensa-t-il en accélérant le pas : du sable à l'infini - aucune perspective d'avenir - peu de liberté - pas de distraction - des mœurs de nomades sortis du moyen âge ; et surtout ces secondes qui deviennent des siècles sans qu'on s'en aperçoive ?

On m'aborde avec réticence, faisait-on dire au Souf dans les dépliants touristiques. Mais on me quitte le cœur déchiré. Foin de cette poésie, pensa Abou en luttant contre le vent tandis qu'Abdallah avançait sa charrette dans sa direction.

L'éboueur et lui échangèrent les salutations d'usage. Il y avait quelque chose de tantrique dans cette scansion réciproque du respect où revenaient : bénédictions - saluts - et noms de Dieu. Cette musique quotidienne de l'âme poussait, portait le

Croyant sur la voie du Bien. Aussi Abou s'adressait-il à tous les Abdallah et ceux-ci lui répondaient avec humilité, glissant entre chaque phrase une citation sainte - une louange à Dieu - une allusion aux sourates du Coran...

Car les Abdallah irradiaient d'une foi si sincère qu'elle vous faisait oublier l'odeur de pourriture qui les accompagnait, signe de leur soumission au dessein de Dieu. Voilà pourquoi leur discours était orné de *barakalaoufik* et de *allah-inijeïg*, comme les palmiers de dattes et le cou des mariés de perles. En le voyant tapoter le licol de sa jument grise, Abou pensa qu'Abdallah détenait le secret du bonheur, qu'il avait su se préserver de la cupidité et que sa famille - s'il en avait une - pouvait être fière de lui. Sans l'Armée, sans la France, sans les Quatre-Chemins, Abou eût été pareil à Abdallah et aux naïfs des nouvelles mosquées, sans toutefois cracher sa foi à la face du monde, sans donner la leçon alentour.

Tandis qu'il passait près du radar de l'Armée, l'angoisse d'Abou changea d'affectation ; il s'inquiétait depuis quelque temps de la disparition des conteurs et de l'oubli dans lequel risquaient de plonger toutes ces légendes qui mettaient en scène les Troud et les Saoud, les tribus qui avaient fondé El Oued, Kouinine et Behima. Et si le voile de brume

sableuse qui s'était emparé de ce matin brumeux était le signe des tempêtes qui plongeraient la ville dans le puits de l'asphyxie et de la mort ?

Abou balançait son couffin d'avant en arrière et d'arrière en avant, d'arrière en avant et d'avant en arrière... C'est cela, à longueur de vie, les choses allaient dans un sens puis dans un autre. C'était écrit : Abou et les Soufis voyaient les traces de leurs pas se former puis s'effacer sous l'action du vent ; aussi n'avaient-ils pas fini de se demander qui du désert ou de l'homme aurait le dernier mot, dans ce jeu de la trace et de son effacement...À cette angoisse sans réponse, Abou opposa une chanson yéménite qu'il jeta à la face des dunes avec une ferveur païenne : *Chili-ga-chic, séné'katakawouiiil : hammen-nec !*

3.

Il était temps d'oublier les mystères de la destinée pour s'occuper du ravitaillement. Le fonctionnaire de l'Hydraulique abandonna l'asphalte au niveau de la maison de Si-Karim, le policier qui s'occupait du club de foot. Par-delà les dômes étincelants du lycée, le

petit-fils des Shambâas aperçut les coupole et le minaret de la Médina.

Puis il se laissa glisser dans une plaine jonchée de pièces métalliques - croisa un troupeau de chèvres angora - chassa deux gosses qui le harcelèrent de cailloux - manqua culbuter sous la charrette d'un plâtrier de gypse. Puis il se dirigea le Lycée Mixte qui grouillait d'élèves.

Comme chaque fois, Abou se posa la question de l'éducation de ses enfants : fallait-il ou non les envoyer à l'école ? La façon dont Jacques et Odile, ses voisins français, élevaient les leurs était tentante mais ils étaient européens.

La silhouette des lycéennes effrontées, les pantalons moulés, les seins des adolescentes qu'on devinait sous leur chemisier, qu'y avait-il là de positif pour un Arabe honnête ?

Etait-il bon d'abandonner ses enfants aux soins de coopérants impies ou à des Egyptiens fanatiques ?

Deux jeune *Soufia* le frôlèrent du regard : lèvres de miel et de soufre.

Le désir du mâle se heurtait aux devoirs du père.

Abou salua Hadj Salim, l'infirmier des Urgences et regagna l'interminable artère principale en pressant le pas.

Le long des gargottes ocre et pastel, le trafic se faisait plus dense. L'épicerie d'Ali Kalouche et les galeries marchandes étaient proches. Des caravanes de dromadaires serpentaient précédées de longs bédouins à la démarche élastique et par un flot de véhicules archaïques : chariots - charrettes - charrois mutants ou automobiles - camions bâchés. Tout un monde affluait guidé par des hommes en kachabia ; ainsi que des pelotons de femmes voilées que l'on voyait se bousculer pour une meule de pain ou pour une botte de selek, et des autocars qui déversaient de l'Européen et du Chaoui tandis que des policiers lymphatiques et bleus déréglaient passivement la circulation...

4.

Passer chez l'épicier Kalouche était un soulagement. C'est sur son pas-de-porte qu'on causait bétail - pannes d'électricité - et tracas mineurs. Fort de son prestige d'ancienne vedette du football, Abou passait derrière le comptoir - montait sur un escabeau - cueillait ses boîtes de haricot - descendait ses sachets de riz - plongeait la main dans un carton de café en grains - bousculait un Égyptien en pantoufles - remplissait un cornet d'olives - filait dans l'arrière-

salle pour se servir dans le frigo - mettait tout sens dessus dessous pour noter sur un carnet ce qu'il avait engouffré dans son couffin.

Pendant ce temps les neveux d'Ali servaient une dizaine de clients à la fois - rouspétaient - riaient - se glissaient une chique au premier étage ou au balcon, à moins que cela ne fût un point-virgule. Ali orchestrait tout cela de main de maître - commandait la smala de ses parents au doigt et à l'œil - se frottait les mains - rajustait son calot - prêtait cent dinars à un chômeur - râlait contre la pénurie qu'il provoquait lui-même - ne marquait rien et voyait tout.

Ce matin-là, il n'y avait pas foule chez l'épicier Kalouche qui lézardait les bras croisés. Quand le commerce ne marchait pas, il croisait les bras sur sa vareuse et demeurait la lippe retroussée. Ou bien saluait les Notables de passage en lissant sa moustache de bey turc & en machonnant son *chemma*. Son visage ne s'éclairait guère plus qu'à la vue d'Abou - de sa face large et noire - de ses dents blanches - et de son regard

— Alors vieux *Fazroul*, lui fit ce dernier, toujours à rouler tes concitoyens ?

Ali répondit bien entendu que Dieu sait tout et que chacun a ce qu'il mérite. À preuve, le Tout-Puissant lui avait donné à lui le sens des affaires, et à Abou

une montagne de vices. Abou rit de bon cœur. Personne dans l'oasis n'ignorait son surnom : on l'appelait l'Outre eu égard à son amour immodéré pour le coteau de Tlemcen ou de Mascara.

— Tu n'as rien à m'envier, Ali, regarde tes dents jaunes et ton air cupide !

— Tu sais bien que mes dents, c'est à cause de l'eau, c'est toi qui devrais t'inquiéter du jaune, Dieu me protège d'avoir un foie comme le tien !

Et ils continuaient sur ce ton à la grande joie des habitués qui ne se gênaient point pour y mettre leur grain de sel.

— Quand même, tu as l'air triste, vieux renard, quelqu'un te doit de l'argent ?

— Au contraire, fit Ali, je suis las de voler mes frères et d'être payé en monnaie de singe. Être marchand, c'est ingrat, tu sais, là-haut, ça va barder pour nous !

— Ah, j'ai compris ! C'est pour ça que tu es toujours fourré à la mosquée ! Tu t'assures tous risques !

— Comment peux-tu savoir si j'y vais, la seule mosquée où vas c'est celle d'Abou Nouwas !

Interpellé par un coopérant irlandais, Ali fit signe à Ali de patienter et fila dans l'arrière-boutique exhumer un produit prétendument introuvable. Il en revint bien plus tard - répondit à tous et à chacun - offrit un bonbon à un gosse en haillons - ronchonna -

et finit par s'en prendre à son neveu qui plus que lui encore ressemblait à un écureuil, Kalouche et son clan n'avaient-ils pas atteint le Paradis des Marchands, celui où le profit ne compte plus et où l'accumulation des richesses laisse du temps pour le remords et la prière ?

Voilà pourquoi Ali répétait qu'il ne suffisait pas d'avoir des palmiers et des arrière-petits-enfants pour être heureux.

Non, les riches comme lui ne pouvaient pas être heureux avec le dinar ; ils ne pouvaient même pas les convertir pour se rendre à Paris ou à Rome, une destination qui le faisait rêver, allez savoir pourquoi...

Abou fourra ses commissions dans son couffin et salua la compagnie : ses marchands n'étaient jamais contents.

5.

Au café maure, il n'y avait personne à qui parler du match du lendemain : ni Krima ni Boukhari ni Lazhar ; cette angoisse au lever - le chihili - la morosité d'Ali - et maintenant comme une atmosphère de ramadan anticipé...

Avant d'aller chez le boucher, Abou passa par la mosquée parallèle où ce poison de Nasser l'intercepta :

— Abou ! Par la religion de ta grand-mère, parole d'honneur que tu bois une Pils avec moi !

Ali avait sursauté : Nasser, c'était La Boule à Nanterre. Le PMU. Les filles de Barbès et celles de la rue de Budapest. Des coups fumeux aussi. Attention ! Nasser était un bon bougre, on pouvait compter sur lui.

Mais il ne changerait jamais : toujours ces histoires de trafic - l'alcool - les voitures camouflées - la contrebande du hash - de devises estampées aux Douanes. Tout cela n'intéressait plus Abou, Abou était fonctionnaire à l'Hydraulique, il avait une femme et cinq enfants, une villa...

Bien entendu, Nasser ne voulait rien entendre : il riait - rigolait - le prenait à témoin - le considérait comme un compère, comme un complice. Et ils commandait des birettes et ils buvaient : impossible de fuir. Au nom du passé - au nom de leur amitié ! N'avaient-ils pas partagé le pain de l'exil ? Ne s'étaient-ils pas serré les coudes ?

— Bois, mon Abou ! À Barisse ! À Barbès ! À la rue Myrrha ! Sois pas triste comme un pétrolier, faut pas penser, ça n'sert à rien !

Alors s'ensuivaient les « Comment ça va ? », les « Que fais-tu ces jours-ci ? » et les « T'es sur un coup en ce moment ? » :

— De toute manière, faisait Nasser, je baisse, je vais me ranger des voitures.

— Tu veux me faire croire ça, fit Abou, que son ami embarrassait.

— Eh oui, il est temps que j'aïlle purifier mon âme avant de paraître devant le Tout-Puissant,

Nasser s'esclaffa comme s'il avait dit un blague et il commanda une nouvelle caisse d'Abou-Nouwas :

— À la Ville Sûre, Abou ! À La Mecque !

Les bouteilles vides et les bouteilles pleines défilaiient sur les tables poisseuses. Dans le local enfumé, on entendait des lazzis et des braillements. Les poings crispés, le gérant scrutait l'obscurité pour y déceler l'embryon d'une rixe, l'imminence d'une débandade, pendant que deux garçons à la propreté douteuse arpentaient les allées une caisse de bière sur les bras quand ils ne fulminaient pas à l'intention d'un *pauvrefellah* qui titubait, le *saroual* enduit d'urine.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la fenêtre sans fenêtre, de l'autre côté de la morale, de longs vieillards hâlés rebondissaient dans la rue. On les voyait jeter un oeil effarouché à l'intérieur du bouge à bière, faire le plein d'oxygène pour ne pas inhaler l'air vicié et accélérer en direction de la *djema*.

À califourchon entre ces deux mondes, Abou n'y tint plus. Il fila au petit coin, s'équiva par la porte de

derrière et se retrouva dans la rue. Le chihili avait redoublé. De larges nappes de sable balayaient la rue, obligeant les passantes à se claquemurer sous leur *haïk*. En posant les coudes sur le comptoir de chez Hamza le boucher, il poussa un ouf de soulagement.

- *Dounia l'dour*, Hamza, fit Abou à son ami le Boucher.

De fait la roue de la vie tournait. Toujours dans le même sens.

Chihili ou pas, la viande qui pendait à l'extérieur de boucheries était harcelée par les mouches. Hamza était victime d'une « maladie du ventre », mais il plaisantait comme si de rien était, demandant à tel coopérant s'il voulait du *galb-al-kalb* – c'est à dire du cœur de chien - ou un filet de *cherchmenn*, alias du poisson de sable.

Quand elle le vit arriver, Farida, une hommasse noire, s'esclaffa avec l'air épanoui des chanteuses de Gospel. Abou était son parent et elle ne lui laissa pas passer sa commande de mouton :

"*Ouachalek-Abou ? Ouachrak ?* Tu sais ce qui se passe chez notre cousin Abd-el-Hafeïdh ? Aïcha reçoit des hommes quand il est à Hassi-Messaoud !

Farida était le pot de colle le plus fameux des oasis, Abou ne put rien faire pour l'arrêter.

— Il ne mérite pas ça, Hafeïdh, Il est si honnête et si pieux. N'empêche qu'Aïcha, elle s'ennuie vraiment pas ! Elle lui interdit son harem sous prétexte de ses voisines. Tu parles ! C'est pas des voisines, c'est des voisins ! Zina en a vu un qui escaladait le mur hier !

Hamza s'acharnait à la scie sur un fémur : qu'il se dépêche, pensa Abou, par le nom de Dieu !

— Forcément, Aïcha, elle a été à l'école, elle se croit tout permis ; Hafeïdh, elle le trouve pas assez bien pour elle !

Abou veut se détourner mais Farida se vexe :

— Dieu te préserve tous d'un tel malheur, Abou. Les femmes ont plus de vices que *Chaitan*, et je m'y connais !

— Pas de danger, fait Abou, si je trouve Zohra avec un homme, je les égorge tous les deux !

— *Yalla'tif*, rugit la matrone, Dieu nous préserve d'un tel malheur, je disais ça sans arrière-pensées...

Abou tape du doigt sur le comptoir en bois tout écorniflé et sanglais, ça ne décourage pas Farida.

— Tu sais que cet hypocrite de Loucif s'est fait surprendre à la Porte Bleue par son beau-frère ? Dire que sa femme me critique parce que je ne porte pas le voile et que notre famille ne prie pas tous les vendredis ! C'est bien fait pour elle, *'aloufa* ! Que le diable les emporte toutes !

Hamza emballe le morceau de *ham* que la femme d'Abou va préparer en ragoût pour le lendemain.

— De toutes façons, reprend Farida, j'aime pas les étudiantes. On sait comment elles se les paient, leurs jolies robes de Paris ! Un tour à l'Hôtel du Souf avec untel et hop ! Sûr qu'elles l'emporteront pas au Paradis !

— Bon, fait Abou en adressant à sa parente un oeil assez terrible, je dois y aller : que Dieu - s'il y parvient - te préserve !

Hamza finit d'envelopper le kilo d'agneau et le tend à Abou qui lui dit de marquer ; tandis que Farida cherche à le prendre dans ses bras.

— Tu fais bien le fier, Abou, lâche la terrible Farida. Je disais ça sans méchanceté, tu me connais. *Filamen* !

— *Filamen*, petite tante, et pense au salut de ton âme.

Abou tassa la viande sous les boîtes de conserve d'Ali et s'éloigna vivement.

De toutes les pestes du Souf, Farida était la plus redoutable mais Dieu savait ce qu'il faisait.

Abou retournait les paroles de Farida dans sa tête. Il se rappelait la discussion qu'il avait eue avec Odile et Jacques. Ils avaient raison quand il parlait de l'égalité

entre les femmes et les hommes mais ils ne connaissaient pas les femmes arabes. Ou elles étaient muettes et elles vous abusaient à votre insu ou elles vous mangeaient la tête avec leurs cris d'oiseaux. L'un dans l'autre, le mieux était de les tenir à l'écart des choses qui comptent. On pouvait bien sûr rêver à la perle rare, celle dont le Prophète dit que le Paradis est sous ses pieds. Mais ce rêve n'était pas de ce monde ; une *hourri* peut-être. En attendant mieux valait une bonne épouse et des filles élevées dans le chemin de l'islam, c'était plus simple.

Abou aperçoit Saddok l'instituteur au niveau de la Daira. Il y avait Abou d'un côté, son cou de cheval et ses membres noueux ; de l'autre Saddok, ses oscillations du chef et ses sourires pincés.

Abou était carré - planté - épais d'attache, Saddok avait la démarche souple des hommes bleus et leur façon de planter les doigts de pied dans le sable plutôt que le talon. Il y avait de la douceur chez Saddok et une réticence à déranger l'ordonnement de l'univers par des gestes trop brusques... toutes choses qui indisposaient Abou dont les origines noires marquaient le manque d'ancienneté sur les lieux. Les habitants de Gaouatine, l'escale des tentes, n'étaient-ils pas de doubles transfuges du Sud et de l'Est ayant fui en Tunisie dès

les premiers coups de feu de la guerre d'Indépendance, alors que Saddok portait le nom d'une famille dont les lointains cousins sillonnaient la péninsule arabe en caravanes ?

Ce qui séparait les deux hommes (Abou et Sadok continuent d'avancer l'un vers l'autre près du Syndicat d'Initiative dit "le plus petit musée du monde") n'était pas seulement d'ordre généalogique. Issu d'une famille prodigue en frères et en demi-frères, Abou s'était imposé grâce au foot et à son courage physique. D'études et de passe-droits, point ! Seulement de la ruse et quelques coups de poing sur le nez quand il l'avait fallu. Tout le monde se souvenait du légendaire Olympique El Oued, la reine des Oasis, et des "coups de ciseau" d'Abou, celui que l'on craignait de Biskra à Laghouat en passant par Ghardaïa.

Au foot comme dans la vie, ce que Abou savait venait du terrain, il ne se fiait guère aux théoriciens à la langue trop souple, qu'ils fussent maître intégriste ou notable FLN ! Or l'instituteur Saddok était de ces bavards qui prêchent la stratégie alors que leurs jambes grêles sont incapables de propulser un ballon à plus de cinq mètres.

Abou ne détestait pas Saddok, ça, non ! Saddok se multipliait pour sa ville, pour son pays et pour le

socialisme. N'était-il pas conseiller municipal, ne s'occupait-il pas d'une association d'orphelins ? C'est Saddok qui organisait les réunions pédagogiques de la mairie – c'est Saddok qui gérait les finances du club - qui participait à mille et une commissions et entretenait "le plus petit musée du monde".

Pourtant, quelque chose n'allait pas entre eux ; il y avait une barrière entre le *taleb* amoureux de culture classique et le camionneur de l'Hydraulique, roi de la belote et du coup de ciseau. Abou avait en horreur qu'on mette la vie en formules, surtout quand on les agrémentait de tirades et de poésies orientales complètement incompréhensibles. Tout ce clinquant, toutes ces beautés invérifiables, Abou s'en défiait autant que de la bizarrerie des Egyptiens, ces balourds en pantoufles qui faisaient exciser leurs filles en se goinfrant de haricots et de fèves.

Bien sûr, Abou n'oubliait pas que Saddok était tombé malade. Le cycle des congrès, des conseils de mairie et des comités directeurs avait eu raison de sa résistance. Trop d'excitation, trop de réunions. Les médicaments ayant échoué à remettre l'instituteur Saddok sur pied, il avait troqué son costume de conseiller contre une gandoura immaculée, celle que sa mère lui avait confectionnée avant de mourir. C'est en déclamant des vers du Coran, le chèche de

son clan sur la tête, qu'il s'était rétabli à l'abri des hauts murs blancs de la demeure familiale. Sa tante et sa sœur aînée tissaient et emplissaient la cour intérieure des bruits familiers de son enfance...

Lorsque son angoisse fut vaincue, il avait redossé sa casaque européenne, son complet et son gilet, et était reparti à l'assaut des ennemis du socialisme, le visage lisse et l'œil embrasé.

8.

Les gens du Souf se pressentent plutôt qu'ils se connaissent. Ils se jettent rarement au cou ou à la gorge les uns des autres. En donnant l'accolade à Saddok, Abou comprit tout de suite que l'instituteur était dans une mauvaise passe. Ses gestes étaient décomposés, presque douloureux ; son sourire tenait du rictus et sa bouche se tordait au lieu de s'ouvrir. Aussi lui parla-t-il du *Chabab Baladiat Ryadhya El Oued*, le club de football qui ambitionnait de prendre la place de l'Olympique dans le cœur des Soufi et que Si-Karim — le policier du nord — régissait d'une main de fer.

— Alors, badine Abou. Contre Robbah, c'était facile ?
Saddok n'avait pas assisté au match, cloué au lit par la fièvre...

— Facile si l'on veut. Les jeunes font des erreurs. Contre les Biskri, ça ne pardonnera pas. Si seulement les anciens voulaient donner un coup de main...

— Alors là, *walou* ! Pas la peine d'en parler !

Saddok s'anime, il éprouve de telles ferveurs pour les causes impossibles...

— Pourquoi es-tu si têtue, *Guerba* ? Avec ton expérience, nous sommes mûrs pour la montée. En as-tu touché un mot à Si-Karim ?

— Celui-là, je ne veux plus le voir ! Il n'a qu'à se débrouiller avec ses copains de Sahan. Pour moi, c'est fini !

— L'intérêt collectif prime toujours sur l'intérêt individuel, c'est la ville entière qui te demande ça.

— Écoute ! Pour le match contre Tolga, Si-Karim est venu me chercher chez moi ; résultat j'ai passé deux heures sur le banc et il a pas voulu me faire rentrer pour les prolongations. Alors là, *walou* ! C'est fini pour lui !

— Je sais, je sais, reprend Saddok, il me dit : Toi, tu es trésorier, tu n'es pas directeur technique !

— À propos de trésorier, il paraît que ça file, l'argent, au CRBEO ! Pas étonnant, avec toutes ces réunions au hammam et à l'hôtel du Souf, avec tous ces taxis loués pour les petits copains !

L'instituteur Saddok hausse les épaules :

— Je sais, ça coûte les yeux de la tête.

— Tu sais Saddok, avec l'Olympique *taa bekri*, ça se serait pas passé comme ça !

— Je vais en parler à la prochaine réunion, lâche Saddok dont le visage est secoué par les tics.

— Parler, parler ! Vous les socialistes, c'est tout ce que vous savez faire ! Tant qu'il y aura Si-Karim et sa clique, ouallah ! Il n'y aura rien à faire !

Les joues cinglées par le vent de sable qui se levait, Abou et Saddok manquèrent s'emporter. Il fut question entre eux d'antan et de naguère quand l'Olympique jouait où se dressent à présent un centre culturel et des Galeries Algériennes. Abou se rappelait les youyous - les darbouka - l'odeur de soufre des pétards - le claquement des drapeaux... Puis l'on en vint à Sheikh Mansour, l'Égyptien un peu falot qui entraînait l'équipe : — Combien était-il payé ? Une honte ! — Oui, prétendait Saddok, mais sans lui personne ne viendrait jamais à l'entraînement. — Pourquoi pas Jacques, qui a joué en pro et n'avait pas besoin d'argent ? — Pas pareil, pas la même mentalité. — Combien, mille dinars ?

Quand Saddok s'éloigna, il avait une boule de chique soudée au diaphragme et ses pieds effleuraient à peine le sable :

Starfullah, s'excusa Abou en son for intérieur, le malheureux allait bien trop mal pour qu'on pût lui en vouloir...

9.

C'est en longeant l'hôtel des Palmiers qu'Abou se rappela qu'il devait passer à la Daïra pour une histoire de paperasses. Une circulaire était parvenue aux fonctionnaires leur intimant de régulariser leur situation s'ils voulaient transformer leur contrat de location en contrat de vente. On leur retiendrait un pourcentage encore inconnu sur leur salaire et ils deviendraient propriétaires à part entière. Las ! Personne n'avait jamais signé de bail de location et le responsable du dossier à la Daïra n'avait pas encore été nommé.

Il en fallait, de la patience, dans le Sud. Et pas froid aux yeux. Tu te débrouillais pour te procurer les clés d'un appartement, tu t'installais avec femmes, enfants, armes et bagages et après seulement, tu régularisais. Si tu attendais les papiers officiels pour emménager, autant louer un arpent de terre à la cité des tentes et attendre que tes petits-enfants t'enterrent.

Entre l'endroit où Saddok et Abou avaient parlé football et la Daïra, ce paradis de palme et de verdure, il y avait une centaine de pas. Abou saluait l'un et l'autre en pensant à ce coquin de Karim et aux centaines de dinars par mois de Sheikh Mansour. Du moment que le *Musri*, descendant bas-de-gamme de Pharaon, s'agenouillait et priait à tout bout de champ, c'était bon pour l'équipe et pour la morale publique... C'est en ressassant ses rancœurs et les heures passées sur le banc contre Tolga qu'Abou s'approcha du planton qui somnolait sur le pas de la porte.

Abou voulut "entrer direct" comme il avait coutume de le faire dans pas mal d'administrations, lui l'ancienne star de l'Olympique. Or le planton, un ancien combattant venu de Sétif, ne supportait pas les jeunots qui passaient sans lui faire compliment de sa jambe amputée et de ses faits d'armes pendant la guerre de Libération. L'affaire eût tourné au vinaigre sans l'arrivée impromptue du commissaire, un Oranais qui supportait les footeux locaux pour peu que le match fût annoncé dans la presse algéroise. Aussi le commissaire orienta-t-il Abou dans la bonne direction et l'introduisit chez Si-Marmaat, le préposé frais émoulu à la nouvelle politique du logement.

Hélas pour Abou, il ne se passa pas grand-chose. On entendait les gloussements d'une secrétaire derrière

le verre dépoli d'un guichet et le tac-tac fatigué d'une machine à écrire, mais le rond-de-cuir dont Abou cherchait le regard l'ignorait, occupé qu'il était à feuilleter - à compulser - mélanger - tamponner - biffer - cocher - épingler - tromboner - répondre au téléphone - puis étaler - trirer - ouvrir - refermer - parcourir - re-cocher - rebiffer - griffonner - déchirer et méditer entre chaque opération. Il va de soi que lorsqu'il daigna adresser la parole à Abou, on frisa un drame du genre de celui qui avait valu à un officier de l'armée de passer trois semaines à l'hôpital pour avoir voulu souffler sa place à Abou au bordel...

Bref, une moue lasse au coin des lèvres, ledit Si-Marmaat finit par demander à Abou quel bon vent l'amenait et avant tout, quel était son nom déjà...

10.

Abou respira fort et ne céda pas à l'envie qu'il avait d'arracher les yeux du gros rat qui trônait devant lui comme un bey somnolent. Puis il présenta sa situation avec tant de concision que ce dernier - qui n'avait pas cessé de biffer de cocher et de feuilleter - lui répondit plus tôt que prévu :

— Abou Degla, c'est ça ? Degla, Degla... Tenez ! Vous voyez, c'est la preuve qu'on ne vous a pas

oublié, voilà le dossier (le préposé brandit une pochette vide et se gratta le menton) !

... Ah, un petit problème (il plongea entre ses jambes où traînaient une centaine de chemises débordantes de formulaires froissés)... Mais non, je suis bête, tout est sous mon coude ! Plaise à Dieu que vos problèmes soient résolus ! Il faut de la patience, vous savez, le prophète lui-même attendit de longues heures les commandements de Dieu...”

Un coup de tampon plus tard, Abou se leva et tourna les talons en fusillant Marmaat du regard. Celui-ci s'était déjà penché sur la pile des documents en souffrance. Quand Abou se retourna, il s'était remis à cocher - biffer - gratter - griffonner, tout en pensant à la cloche de la Daïra qui allait sonner midi d'une seconde à l'autre.

Chaque fois qu'il devait faire une démarche dans l'administration, Abou sentait une envie de meurtre pousser dans son ventre. Il vomissait les plantons ; tous les planqués de la planète *Al-Djazair*. Aussi s'éloigna-t-il de la cohue - tourna à gauche après la Poste - salua un *baba merzoug* ami de son père - glissa la pièce à un joueur de violon - accéléra le pas. Ayant repris son calme, il sentit ses *naïss* fendre les crèmes de la poussière. Pouillon avait bien fait les choses, la climatisation de l'hôtel du Souf était en

état de marche. Abou salua le gérant kabyle et passa sa commande au bar. Une "Pils" bien fraîche et tout serait oublié.

Pour ceux qu'on laissait entrer, les hôtels de la Sonatour étaient une bénédiction : de la moquette un peu partout - des fauteuils en jute - des bassins fleuris où se fauilaient des poissons de sable - un âtre pour les soirées trop fraîches - de grandes verrières qui donnaient sur l'unique piscine de la ville, ombreux refuge pour les après-midi torrides. Sans parler des serveurs venus de Tizi ou de Blida, respectueux comme des Anglais. Puis il y avait le réconfort d'être traité d'égal à égal avec les coopérants ou les dentistes, et l'espoir - toujours déçu - de rencontrer une beauté italienne ou une Algéroise effrontée.

Sur le qui-vive au cas où on lui eût demandé de sortir, Abou se cramponna à sa "Pils" et s'enfonça dans un fauteuil. Mon dieu que c'était bon. Mon dieu que c'était doux. Passé le plaisir d'être traité comme un prince, il se dit qu'il préférerait le « Nakhil ». Là-bas on pouvait s'enivrer au nez des constellations, les narines excitées par l'odeur d'un méchoui. Au « Souf », on y allait pour épier les femmes et — quand on y était autorisé par la direction — pour frayer avec les grosses légumes. Abou ferma les yeux.

Dans moins d'une heure, il serait de retour route de Touggourt et les enfants lui mèneraient une vie d'enfer.

11.

Quand Abou rouvrit les yeux, il aperçut Mohammed le dentiste qui papotait avec le gérant. Son habituelle sacoche sous l'aisselle, ce transfuge de Mostaganem se donnait de grands airs depuis que Si-Karim avait fait de lui le soigneur de l'équipe de foot. Dès qu'il repéra un couple de coopérants du lycée, Omar (il prétendait que c'était son prénom mais il s'appelait Momo comme tout le monde) laissa le gérant en plan et leur tendit les bras. Implanté depuis dix ans dans la ville aux mille coupoles, le prof qui s'avavançait était un vieux jeune homme au cheveux rare et aux idées bien plantées. Une créature d'une vingtaine d'années, blonde et légèrement vêtue, se pavanait à ses côtés, probablement une parente en vacances.

Omar avait l'œil velouté mais des allures viriles. Une touffe de poils frisés sortait de sa chemise marron et or. La blonde buvait ses paroles tandis que l'expat', qui ne rêvait que de rapat', feignait de ne rien voir. Encouragé par des signes qu'il pensait être le seul à remarquer, Momo le dentiste broda sur le dernier

roman de Kateb Yacine et sur cet admirable film qu'on passait dans le Nord, *Omar Gatlato Riglek*, qu'il qualifiait de "néo-réaliste algérois".

Un haut fonctionnaire de passage et un docteur originaire d'Alger se joignirent au trio. La poitrine de la jeune femme, gainée dans une robe kabyle un peu trop serrée, palpait et tressautait, et les fleurs imprimées sur son ventre semblaient animées d'une vie propre, de sorte qu'un de ses seins se dévoila entre deux banalités... Les mots d'Omar coulaient de sa bouche charnue comme un miel abondant.

Bon, ça suffisait. Abou se leva et tourna les talons sans saluer. La suite était courue. La blonde allait tout faire pour retarder les adieux. Peut-être s'inventerait-elle une excursion à la Zaouïa de Guemar ou la visite du musée. Le prof — son oncle ? un amant dépassé ? — la tirerait par la manche en pestant contre le machisme des locaux et sur leur façon de traiter les femmes. À cet instant, le dentiste, le commissaire et le médecin se diraient que la vie était mal faite pour qu'un si médiocre cochon eût l'usufruit d'une si magnifique pouliche. Ils fantasmeraient ensuite autour d'une bouteille de gin et s'en raconteraient de bien bonnes sur les Européennes de passage ces dernières années. Comme cette infirmière suédoise avec laquelle ils

s'étaient bien amusés après un repas arrosé et quelques gouttes de poudre de perlimpinpin injectées dans son thé au pignon... A l'hôtel du Souf, comme dans tous les hôtels du monde, il s'en passait des vertes et des pas mûres...

13.

Au détour d'un tourbillon, Abou retomba dans un puits de tristesse. Sans doute parce qu'il avait cheminé aux côtés d'un chamelier nomade qui quittait la ville après avoir vendu son alfa. L'homme tenait une chamelle grise en laisse et déambulait entre les autos, comme si un tapis d'éther l'avait fait léviter au-dessus du sable. À ses pieds, il portait des *affans* en poil ; au col de son dromadaire, une timbale tintait sourdement. Abou prêta l'oreille, l'homme avançait en maugréant :

"Meskin, ana, meskin, pauvre de moi ! Pourquoi Dieu nous a-t-il livrés aux chiens domestiques, ceux qui ont besoin d'un toit pour vivre en sécurité ? Pourquoi nous force-t-il à braver ces monstres de métal et ces femelles délurées ? Pourquoi accorde-t-il sa merci aux impies qui abusent de boissons fermentées ? Ana meskin, meskin ! Les gens vendent des objets que leurs mains n'ont pas fabriqués,

dévorent de la viande que leur main n'a pas dépecée. Ils trafiquent, ils parasitent, ils ne valent pas mieux que les *ranfuss* ! Comme ces maudits Achèches, ces porcs et leur ventre rond ! Regarde, Allah, comme ils marchent sur les talons ! Mais tu es grand et tout-puissant, tu connais la fin de toute chose. Pardonne-moi, Dieu aux quatre-vingt-dix-neufs noms ! Pourquoi m'as-tu éloigné de mon désert, de ma femme et de mes enfants ? N'était-ce pas à mon cousin Timirth de venir, la première fois, il y a trente ans ? Mais tu l'as frappé de maladie et tu as fait sortir son sang de sa bouche. Pourquoi acceptes-tu que ce soit moi, ton humble serviteur, qui soit souillé chaque jeudi de leurs immondices ? Et me voici corrompu par l'esprit impur, ils violent mes rêves, comme ils ont infesté l'empire de nos frères touaregs, comment peut-on trahir le désert pour du pain blanc et pour la folie du vin ? Et si je reniais mon peuple ? Et si je te reniais ? Je ne comprends pas, je ne comprends pas, je ne comprends pas, trois fois ! T'ai-je mal servi ? Moi qui me nourris de dattes et de lait depuis le jour où j'ai vu la lumière. Moi qui prie cinq fois et plus par jour que tu fais. Pourquoi, Allah, pourquoi ?”

Le bédouin marchait à côté d'Abou sans le voir et sa litanie se poursuivait sans fin. Il se souvenait du

temps où El-Oued n'était qu'un vaste campement, du temps où les chenilles des bulldozers n'avaient pas enfreint le Grand Erg. À l'époque il n'y avait pas ces étrangers : ces *roumi*, ces *chaoui*, ces *nementcha*. Et les mariages se concluaient après le *nakh*, la noble danse des cheveux. Hélas, le peuple du désert était à bout. Pourquoi, Allah, pourquoi ?

14.

Abou finit par se demander si la place du souk sur laquelle il débouchait allait changer un jour. Il contempla la petite mosquée blanche et les minarets et embrassa d'un seul regard les échoppes de tissus de tapis de vêtements et de souvenirs. Il y avait le rouge des boucheries - le bleu des merceries - ce carnage de couleurs - cet invraisemblable fouillis lumineux où se mêlaient : les marchands de bimbeloterie - de pièces d'occasion - de gandouras - de affans - de TSF - d'alfa - de tapis de haute-laine et de fennecs.

Puis il y avait les fonctionnaires en complet veston - les fellahs en sarouel - les bédouins en kachabia - les Achèches au ventre festonné - les Shambâas au chèche marron rabattu sur la bouche - les touristes en short - toute cette foule grise brune beige blanche

bleue - ces gradations subtiles de la terre de Sienne sur l'ocre et de l'orangé sur l'écru - ce parfum âcre de l'arar, le tabac au genièvre - l'odeur prenante des épices qu'on exposait dans des sacs de jute ventrus : *qamoun qountouss khôl henna cheb* ; le cri joyeux des enfants qui poursuivaient les culs-de-jatte et les animaux complètement égarés - ces descendants des Yéménites originels nomades de haute taille qu'on voyait porter sur leur nuque des boucs entravés - l'haleine gâtée des chiqueurs et des amateurs de *doubara* - les merguez qui fumaient au vent, les marchands de *kaou-kaou* - les sandwichs aux frites - les brochettes de foie ou de cœur les buveurs de thé à même le sol - les voitures à bras chargées des bêtes qu'on abattrait pour l'aïd - les coups de sifflet stridents du seul policier de la place qui réglait l'impossible cohue, qui agitaient ses bras dans tous les sens au risque de se faire renverser - le peloton des touristes qui mitraillaient tout et rien, qui s'émerveillaient d'un pot ébréché, d'un tapis hors d'âge ou d'un collier décati - les niches en bois des revendeurs de pain - les loueurs de charrettes qui s'enfonçaient dans la vieille ville en direction de la place des Juifs : tout cet univers métissé dans ses mille et une discordances, bazar d'humilité, creuset ancestral du neuf et de l'ancien, du millénaire et du

moderne, fatras que rien ne parviendrait jamais à disloquer. Abou serra les dents pour ne pas laisser le doute s'immiscer en lui.

15.

Le souk était bondé, mais le vent de sable atténuait les couleurs et noyait tout dans sa brume sèche. À en juger par l'irritabilité des badauds, on se fût cru pendant le mois du ramadan quand le jeûne mettait les nerfs à vif et où le Soufi, d'ordinaire si souple, si pacifique, devenait tatillon et hargneux. Au coin de la mosquée, le Chanteur, celui qu'on connaissait jusqu'à Riyad et à Damas, n'y était pas. Ses cantilènes et ses incantations, il devait les adresser à d'autres fidèles, dans une autre ville. Ses vers s'étaient perdus dans les tourbillons de l'erg et la parole de l'homme ne montait plus jusqu'à Dieu. Quelle tristesse, on ne voyait pas les rotations de son crâne chauve et ses mains qui se crispaient vers le Ciel. Se pouvait-il que — Soufi — il abandonnât le Souf ? Se pouvait-il que ce fût la fin ?

Abou pensa aux déshérités. Il notait dans le regard des mendiants les traces du trachome et des taies. Il souffrait pour leur visage que les mouches harcelaient sans trêve. Il fixait avec pitié le nain et sa

main tendue qu'on remplissait de plus en plus rarement de *douros*. Il y avait le cul-de-jatte et sa façon de se balancer sur ses fers à repasser comme ses frères jadis, à Bagdad ou Damas. Tantôt désespérés, tantôt tristes, ces malheureux s'en remettaient autant à Dieu qu'à ses créatures. Abou s'imaginaient les mendigotes rescapées de clans et de races oubliées, sombres, les cheveux roux ou bleus, repoussées par Dieu sur les berges de l'Éternel Tourment. Il se les imaginait au couchant, quelques grains de semoule chapardés au creux de la paume, les lèvres desséchées par le *simoun*. Mais il ne fallait pas se casser la tête, puisque Dieu y pourvoirait un jour ou l'autre. Si ces gens souffraient à ce point, il devait bien avoir ses raisons.

Midi moins le quart. Attiré par le rouge vif d'une botte de radis, Abou s'autorisa une halte. La poignée de son couffin cisailait sa main chaque minute davantage, mais son poignet restait ferme. Il se faufila parmi un groupe de touristes bariolés qui contemplaient un bracelet en plaqué or, tache indécente au milieu du beige, de l'ocre et des marron bédouins.

Plus loin, il força le bouchon qui étranglait le goulet marchand entre le souk et la Daïra.

Au cœur de l'attroupement, il reconnut Abdelhalim, l'homme le plus riche d'Algérie dont on disait qu'il était un industriel de France - dont on disait qu'il avait des magasins à Londres et à Rome - dont on disait qu'il était l'ami du Président. Tout le monde l'aimait, Abdelhalim, il était riche, mais il était resté simple. Ses enfants étudiaient au lycée d'El Oued où ses filles en faisaient rêver plus d'un. Bien sûr, le Soufi est caustique et il s'en trouverait toujours un pour railler l'appartenance d'Abdelhalim au clan socialiste. N'avait-il pas fait ériger un Palais en plein désert en l'honneur de sa mère ? N'avait-il pas édité à ses frais un livre pour elle ? Il ne fallait pas trop le dire mais certains l'appelaient "Hassan III". Cependant, il était généreux et attentionné ; à preuve, il offrait chaque année des land-rovers à la commune. Ce qu'Abou pensait du milliardaire des sables ? Il n'en pensait rien. Il l'avait approché du temps de l'Olympique, du temps des coups de ciseau. Il avait même été invité à une fête chez lui, après une victoire sur Ghardaïa en finale de la coupe des Oasis. Cela dit, Si-Alim était un rêve, un ailleurs inaccessible. Il n'appartenait pas au monde d'Abou, d'Ali et de Hamza. Ils se saluèrent à distance et le fonctionnaire de la route de Touggourt poursuivit sa pérégrination.

16.

Abou accélère le pas. Il a envie de boire un dernier verre à la mosquée parallèle, celle du bout de la rue. Abou n'était pas un ivrogne, sinon il serait resté à Nanterre à jouer sa paie au PMU et à courir les filles des mauvais quartiers. Il ne dédaignait pas accompagner ses *matabig* ou sa *cherchoukha* d'un petit coteau de Tlemcen, ça, oui. Mais il croyait en Dieu et il comptait aller à La Mecque quand les enfants seraient grands. De plus, il faisait ramadan et, quand l'heure viendrait, il prierait cinq fois par jour comme son père - comme ses oncles - comme toutes les mâles de sa famille depuis la nuit des temps. Du porc, il en avait mangé mais il n'en mangeait plus ; ça n'avait rien à voir avec l'interdit musulman, cette viande le dégoûtait. Mais boire du vin ou pas, en quoi cela barrait-il le chemin qui conduit à Dieu ? D'après Abderrazak, le prof syrien, le vin avait été toléré à Damas et Abou-Nouwas, un grand mystique de l'islam, avait donné son nom à une bière. Aux yeux du Prophète, qui valait mieux d'un buveur généreux ou d'un bigot avare ?

À la mosquée parallèle, il n'y avait aucune tête connue, seulement des ouvriers de Hassi-Messaoud

qui devaient cinq semaines de frustration et de dur labeur. Le patron de la gargote avait fait peindre des torchères sur une paroi, et sur l'autre une caravane qui s'étirait entre dunes et palmiers. La gargote se remplit d'un seul coup : chômeurs - *voitura* ruinés - Français musulmans égarés entre deux mondes - trafiquants divers - fumeurs de kif - ivrognes un peu débiles. Traqué par l'administration, méprisé par les notables qui sirotaient leur scotch à l'Hôtel du Souf, maudit par les "Frères" qui devenaient de plus en plus pressants, on venait là pour noyer sa tragédie ordinaire et l'on adressait des toasts bruyants au Paradis qu'on situait entre Barbès et la tour Eiffel. En pensant à Farida et à ses ragots, Abou se demanda ce que faisaient les femmes de tous ces hommes pendant qu'ils s'enivraient en brillant. Et toujours le chihili qui lançait ses langues brûlantes par les ouvertures. Pas un client qui ne transpirât, une pellicule gris jaune sur le visage.

Abou serra les dents. Il était midi et un quart. Il avait l'intention de boire une Abou-Nouwas, une seule, et de rentrer chez sa femme Zohra. À peine eut-il incliné le buste pour se saisir de son couffin, que Jacques fit son apparition dans l'encadrement de la porte. Avec Jacques, c'était imparable : on ne s'en tirait jamais à moins de trois tournées ! Abou se

souvenait de leur arrivée, à Jacques et à sa femme. Il l'avait rencontré sur un terrain de foot et Odile au marché. Il avait éprouvé de l'amitié pour lui et du désir pour elle. Il avait pensé qu'ils étaient comme les autres *françaooui*, mais il fut vite convaincu du contraire. Ces deux-là étaient un peu *makhrouit*. Toujours en pétard contre leurs compatriotes, on les voyait marcher dans les rues de la médina et fraterniser avec les enfants ou avec les vieillards. Loin d'apprécier les séances « « pastis-saucisson » entre chrétiens, ils descendaient au souk et s'installaient sur les talus avec leur écuelle de *doubara*, cette soupe de poix chiches au piment qu'il faut avoir de l'estomac pour digérer. Pis ! il n'était pas rare de les voir se poursuivre avec des seaux d'eau, rire aux éclats, jouer aux cartes, ce qui ne les empêchait pas d'écouter religieusement tout ce qui touchait au Souf. Surpris par cette dinguerie, les Soufis les avaient adoptés et leur appartement ne désemplissait pas.

17.

Une bière, deux bières : Jacques et Abou se tapent sur les cuisses comme deux gosses heureux.

C'est le moment que choisit le Meddah, un violoneux sarcastique, pour tourner comme un bourdon autour des buveurs qui croquent des graines de potiron grillées - font signe au vendeur d'œufs cuits - têtent avidement leur goulot. Il entonne un air oriental, le Meddah, qu'il gratte sur les deux cordes détendues de son violon.

Tout le monde s'en fiche, ceux qui lui glissent la pièce comme ceux qui l'envoient aux pelotes. Abou raconte à Jacques l'histoire qui a rendu le violoneux fameux dans toute l'oasis. Il était arrivé un jour chez Chihani, le marchand de vin, et il avait chanté des chansons si anciennes et si belles que tout le monde s'était levé pour l'acclamer.

C'était du temps où il avait encore trois cordes à son violon. Il avait eu un tel succès ce jour-là qu'on lui en demanda et qu'on lui en redemanda. L'inspiration tarie, les doigts en sang, il s'en était tiré en improvisant une mélodie égyptienne au milieu de laquelle il avait glissé deux vers devenus légendaires dans les gargotes de la ville, une mélodie qui disait : *"Ya Chihani, Ya Chihani, dir el qaraa fil qouffani !"* ; ce qu'on pourrait traduire par : "Eh Chihani, Eh, Chihani, glisse la bouteille dans mon panier !" Pour cela le Meddah était fameux dans le Souf des pauvres

hères et des maudits pochards. Jacques invita Abou et son gros couffin à monter dans sa R-4.

Abou préférait finir son périple du jeudi à pied, c'était comme cela depuis de longues années et il avait la superstition de vouloir continuer.

18.

Non loin du château d'eau, au carrefour des routes de Guemar et de Touggourt, Guerba croisa le proviseur du lycée qui se rendait chez un de ses fils. Abou le salua. Cet homme ne lui avait jamais causé de tort, mais il se l'imaginait en vipère des sables. Il attendit qu'il s'éloigne pour obliquer vers la pharmacie : Pourvu que ces maudites pilules contre le ver solitaire soient arrivées !

La sirène surprit Abou au niveau du radar de l'armée. Une heure pile. Quelque chose ne va pas dans ma tête, pensa-t-il, et ça n'a rien à voir avec l'alcool. Des images de la matinée défilaient maintenant dans du roi du Coup de Ciseau : le Souf entier dans les rues - les cousins - les parents - Si-Karim qui s'esclaffait mal - Ali - Kader - le propriétaire de l'auto-école - Mefti le tôlier-garagiste - Messaoud le Koweïti - Hadj-Karoui en burnous d'apparat - Krime le capitaine de l'équipe - les Égyptiens en chaussons sur la route de

Touggourt – Alim, le pharaon - Saïd le supporter - Mekki l'ancien champion d'Afrique des poids lourds - et tant d'autres, du plus humble au plus arrogant. Il se revoyait sourire, Abou, machinalement, au ralenti. Il se ré-entendait user des formules de politesse, faire référence au Coran sans même y penser. Il plongeait dans la mélancolie — cette oasis intérieure où rien ne se vend ni ne s'achète — ; il revivait des souvenirs qui ne lui appartenaient pas.

Abou rumine en marchant comme les chameaux. En direction de la route de Touggourt, il aperçoit un homme efflanqué aider son mulet qui ploie sous les couffins de sable, à s'extraire du fond de la Palmeraie Originelle. Un œil le fixait qui disait : « Creuse ! Je dompterai le vent et le sable deviendra ton ami ! »

Et l'homme voûté plantait la pointe de son pied dans le sol mouvant, s'arc-boutait, triomphait de l'inexorable éboulis des sables. Déjà le soleil rougeoyait à l'horizon et la houle morte du sable reprenait vie sous la magie des rais orangés du soleil mourant. Du fond de la palmeraie montaient une voix cristalline et des injonctions d'enfants. Sans l'obstination de l'homme au mulet, tout cela ne serait plus depuis longtemps, et le sifflotement du thé qui bouille, et les versets du Coran qu'on incante, et l'odeur du tabac qu'on savoure, et ce presque-rien

qui flotte dans l'air du soir, ne seraient plus là non plus.

Alors, brûlé par le soleil et nourri du sucre de ses dattes miraculeuses, le Soufi s'accroupit. N'est-ce pas cette humble volupté que distille le Souf, le soir, quand braient les ânes et vibre le luth oriental ?

19.

Il finit toujours par y avoir un fracas. Une benne s'en vint percuter une Peugeot près de la prison. La modernité est une malédiction, se dit Abou, qui revit d'un coup les effrontées des écoles - les derricks de Hassi-Messaoud - les camions de la Sonatrach - les vieillards qui n'osent plus traverser la route de Touggourt - le visage rubicond des touristes - les murs des administrations - les *wilayat* à la place des *zaouiat* - les intellectuels au lieu du taleb et les faux-Frères plutôt que les vrais croyants.

Abou se frotta les yeux, ma parole, il devenait fou. D'où lui venaient ces visions de béton triomphant, cette marée de bitume se déversant dans l'Erg. D'où lui venait cette envie de protéger ses voisins les médecins indiens de la vindicte des Frères ? Une de ses filles serait-elle été sauvée par la médecine des étrangers ? Devait-on s'instruire à tout prix ?

Jusqu'ou fallait-il suivre la voie des Anciens et la route de Dieu ? Les infidèles avaient-ils une âme, seraient-ils sauvés aussi ?

Là, présentement, Abou ne savait plus. Il a vu ce qu'il se passait de l'autre côté de la mer du milieu - de l'autre côté du temps - mais il ne sait plus pour ici et c'est triste. Abou — un roc, le roi du coup de ciseau — vacille. Était-ce le chihili ? Était-ce la chaleur. Était-ce un coup de tension ?

Ce n'était plus une vision. Il reconnut une des infirmières des urgences en robe courte. Fallait-il condamner ces femmes pour leur tenue ou les juger pour leurs œuvres ? "Mon vieux, se dit Abou, tu n'es qu'une vieille mule, tout se mélange dans ta tête, un mauvais scorpion t'a piqué !"

Survint alors la Golf métallisée d'un C.T., un chercheur de trésor, comme on disait entre soi. Que venaient-ils faire ici ? Ils arrivaient à pied ou en 2-CV et ils repartaient en Golf GTi ou en 4X4. Leurs enfants, ils ne les laissaient pas jouer avec les Arabes, question d'hygiène, disaient-ils, et gare aux poux !

Mais le racisme ne venait pas de là-bas ; noir, il était bien placé pour le savoir.

Mon Dieu, où sont les vrais musulmans, gémissait Abou en son for intérieur.

Qui sont les juifs et qui sont les chrétiens ?

Où sont les Gens du Livre ?

Les infidèles sont-ils pour autant de mauvaises personnes ?

Le venin d'un vilain scorpion montait en lui. Abou avait-il le droit de retenir sa femme Zohra à la maison ? de corriger ses enfants ?

Et lorsqu'il avait tenté de s'amender avait-il bien fait, lui qui buvait - qui fumait - qui ne priait pas régulièrement - et qui désirait la femme des autres ?

Abou Degla, dit *Guerba*, n'était plus qu'à quelques pas de sa demeure. Des *roggag* l'attendaient et Assiah criait contre Hamza qui aspergeait la cuisine de semoule — il faudrait le corriger, celui-là.

La R-4 de Jacques, immobile et encore chaude, était en butte au souffle du chihili.

Abou poussa la porte.

Le sable qu'il lissait chaque matin lui révéla qu'Odile était passée voir Zohra pour un peu d'huile ou pour une recette.

Des *ranfuss* affolés slalomaient entre les brindilles et laissaient des calligraphies que le vent effaçait aussitôt.

Se tournant vers la rue balayée de tourbillons, Abou aperçut une silhouette qui s'enfonçait entre deux dunes derrière l'alignement des villas.

Gênée par ses haillons, la silhouette jouait des coudes et luttait contre la bourrasque.

Sur sa tête, disposés autour de son chèche, la silhouette portait des crayons et des règles.

Chaque jour que Dieu faisait, la courtillière des sables rendait visite aux administrations et saluait les fonctionnaires.

Son torse efflanqué était bariolé d'amulettes et de grigris.

Africain arabisé - musulman animiste - hébété par les modernes, celui qu'on appelait le Sorcier aux Stylos hésita un moment, puis il choisit de s'évanouir derrière l'écran sulfureux du chihili.

Abou, avec lui, demeura pétrifié au seuil du futur.

Mario Morisi (1981)